

pays et que le monde catholique constatait avec douleur.

“ Nous sommes à bout de concessions, dit un de leurs organes, nous en faisons depuis 1850, maintenant si nous ne savons pas nous servir des élections de 1882 pour remporter la victoire, et de la victoire pour rétablir en Belgique nos droits violés, c'en sera fait de la constitution, c'en sera fait, à courte échéance peut-être, de la monarchie et de la Belgique elle-même.”

Voici le programme qu'ont adopté les catholiques :

“ 1. Rétablissement des relations diplomatiques avec le Saint-Siège ;

“ 2. Vote d'une loi rétablissant les immunités ecclésiastiques en matière de milice, et la libre nomination, par les évêques, des ministres du culte ;

“ 3. Vote d'une loi sur la liberté des cimetières, garantissant à chaque culte le droit d'avoir des cimetières séparés ;

“ 4. L'Etat neutre entre les écoles, liberté de la commune en matière d'enseignement primaire ;

“ 5. Réduction des dépenses, par suite de la démission de l'Etat instituteur ;

“ 6. Limitation des charges et dépenses militaires ;

“ 7. Vote d'une loi électorale rétablissant la sincérité du régime électoral, et l'égalité des électeurs belges devant le scrutin ;

“ 8. Respect des droits de la langue flamande ;

“ 9. Mesures de décentralisation ; respect des libertés provinciales et communales.”

AFRIQUE.—L'Eglise catholique compte trois nouveaux martyrs dans son sein. Les révérends pères Déniaud, Auger et Hoop, ce dernier auxiliaire belge et ancien zouave pontifical. Ces trois généreux confesseurs de la foi étaient missionnaires sur les bords du lac Tanganika, dans le désert de Sahara, Afrique Centrale. Des guerriers de la tribu des Wabickaris, ennemis de celle de la Roumoungue où étaient les pères et voulant se venger d'eux parce qu'ils prêchaient contre le commerce des esclaves, les ont tués en criblant leur corps d'une foule de flèches. Ces malheureux nègres qui, sans doute, ne comprenaient point leur crime en tuant leurs bienfaiteurs, ne sont que les instruments de vils marchands d'esclaves qui, au mépris du droit des gens maintenant en force, continuent la traite des nègres. Ces traiteurs dans la crainte de voir cesser leurs profits infâmes ont ainsi tramé la perte des généreux missionnaires qui dévouent leur vie à la civilisation de ces barbares contrées.

### LA PRISE D'UN FORT.

—Voyez-vous, mon cher, dit le colonel Benoit à un jeune officier d'artillerie nommé Landeau, il ne faut jamais se fier aux apparences. Craindre un ennemi, c'est prudent, mais le redouter trop c'est aussi nuisible que d'en faire fi. Le capitaine de Rochemont avait cela de maxime pendant qu'il servait dans l'armée pontificale. La leçon qu'il donnait aux recrues était : marchez en avant à la manière des zouaves.

Au printemps de 1867, lorsque Garibaldi et ses brigands dévastaient les Etats de l'Eglise, la compagnie de Rochemont, où j'étais sous-lieutenant, reçut l'ordre de partir

un matin, pour garder les environs de Viterbe dont on craignait l'envahissement. Le général nous avait donné cent cinquante hommes et un canon de campagne, destiné non à l'attaque, mais à la défense. La compagnie devait en face de forces tant soit peu supérieures se replier sur Viterbe.

Partis de cette ville nous fîmes une dizaine de kilomètres, puis nous campâmes avec la plus grande sécurité possible. Mais il fallait de l'activité à notre digne capitaine ; le lendemain nous étions en route, puis, en avant !

Vers la fin du deuxième jour nous étions à trente kilomètres de Viterbe, sur la route d'Orviété. Pendant que les hommes préparaient le repas du soir et le campement de la nuit, il me sembla apercevoir, à l'aide d'une lunette que je portais toujours avec moi, une espèce de fort ou de redoute. Je me rendis auprès du capitaine pour lui faire part de ma découverte ; mais il donnait des ordres et ne pouvait se déranger. Lorsqu'il pût m'écouter il était trop tard ; la nuit, survenue, ne permettait plus d'apercevoir le fort, s'il existait.

Vers une heure après minuit, pendant que notre petite troupe était plongée dans le plus profond sommeil, le capitaine m'envoya chercher. Je me hâtai de me rendre sous sa tente.

—Lieutenant, me dit-il, pouvez-vous me dire dans quelle direction exacte est le fort que vous avez aperçu hier au soir ?

—Pardon, répondis-je, mon capitaine, je ne vous ai pas dit que j'avais aperçu un fort, mais qu'il me semblait avoir vu quelque chose de semblable.

— Bien ! bien ! dit-il, mais dans quelle direction est situé ce qu'il vous a semblé voir ?

— Au nord-est, répondis-je, en étendant la main vers ce côté de l'horizon.

—Très-bien, dit-il, vous pouvez vous retirer. A propos, ajouta-t-il, voulez-vous me prêter votre lunette ?

— Avec le plus grand plaisir, mon capitaine. Un quart d'heure plus tard le camp était levé silencieusement, et nous cheminâmes sans bruit, par une demi-obscurité, dans la direction du nord-est.

A l'aube, le fort (c'était un ancien couvent) se distinguait à l'œil nu. A huit heures du matin, nous n'en étions qu'à quelques centaines de mètres. Les *chemises rouges* (1) qui l'occupaient ne tirèrent ni un coup de canon ni un coup de fusil. Ils voulaient sans doute nous encourager à avancer. Certes, nous n'avions pas besoin d'encouragements.

Le capitaine de Rochemont avait entrepris de prendre d'assaut le fort ! Mais, c'était une vraie folie. Ce fort était défendu par trois canons de gros calibres et il était visible qu'il ne devait pas renfermer moins de quatre ou cinq cents hommes de garnison. Or, nous étions cent cinquante et nous n'avions qu'un petit canon de campagne. Que voulez-vous, notre commandant avait sa maxime, malheureusement elle devait lui coûter cher cette fois.

Quoi qu'il en soit, notre petit canon se mit courageusement à battre la muraille en brèche. Chaque boulet portait. Ah ! si nous avions eu seulement quatre pièces au lieu d'une ! Les deux tiers de notre troupe s'avancèrent en tirailleurs, faisant le coup de fusil avec les *chemises rouges*. Ceux-ci avaient sur nous un grand avantage : ils combattaient à couvert, tandis que nous étions en rase campagne, ou insuffisamment protégés par quelques arbustes semés çà et là, et qui dépassaient à peine la tête d'un homme. L'autre tiers, dont je faisais partie, fut masqué dans un pli de terrain, prêt à repousser toute sortie tentée par l'ennemi. Mais l'ennemi ne fut pas aussi maladroit ; à quoi bon se découvrir et prêter flanc aux coups lorsqu'on décime l'ennemi derrière de bons remparts. Au

(1) Nom que l'on donnait aux garibaldiens.